

L'aventure de Bering

Philippe Conrad

Historien

« Après avoir séjourné quelques jours dans la baie d'Awatcha pour faire au Rurik les réparations indispensables, nous remîmes à la voile, naviguant vers le détroit de Béring. Le 20 juillet [1816], à neuf heures du matin, nous aperçûmes l'île de ce nom ; cette terre haute, rocailleuse et couverte de neige, présente un aspect horriblement triste ; elle rappela vivement à mon souvenir notre célèbre, mais infortuné navigateur, Béring, dont elle fut le tombeau. » Ainsi s'exprime Otto von Kotzebue, le fils du grand écrivain allemand, au cours de son voyage dans les mers arctiques. Grâce à lui, nous savons que la mémoire du grand marin qui avait définitivement prouvé que la mer séparait les continents asiatique et américain était encore vivace trois quarts de siècle après sa mort tragique dans une île glacée de l'océan Pacifique.

Dejnev franchit le détroit

La question de savoir si l'Asie touchait vers le nord-est à l'Amérique avait toujours paru, il est vrai, des plus importantes aux géographes. Dès le XVI^e siècle, certains navigateurs avaient cherché, mais vainement, une route vers la Chine et les Indes en empruntant la mer glaciale. Ce passage du Nord-Est ne sera découvert, on le sait, qu'en 1879, par Nordenskjöld, à bord de la Vega. Ces tentatives laissent supposer qu'on croyait alors à l'existence

d'un détroit entre les deux continents. Pour obtenir des renseignements plus certains, force serait donc d'aller les chercher aux extrémités glacées de l'océan Pacifique.

C'est

ce que réalisèrent, en 1643, les Hollandais du vaisseau *Castricom*, mais ils n'allèrent pas au-delà des îles Kouriles, situées au nord-est du Japon. A la même époque, les Russes poursuivaient leur avance à travers les solitudes de la Sibérie, atteignaient à l'est les côtes du Pacifique et au sud les frontières chinoises, le long du fleuve Amour. En 1630, ils étaient sur la Lena et en 1646 sur la Kolyma ; deux ans plus tard, ils parvenaient aux rivages de l'océan.

Les

marchands désiraient se procurer des fourrures dans ces régions où le gibier abondait, et en outre les Russes voulaient lever un tribut sur les peuplades qui les habitaient, les Tchouktches. En juin 1648, une expédition placée sous les ordres du Cosaque Semen Dejnev partit de l'embouchure de la Kolyma et doubla l'extrême pointe nord-est du continent asiatique avant de redescendre vers le sud jusqu'à l'embouchure de la rivière Anadyr.

« Cette pointe, écrit-il dans la relation qu'il envoya à Iakoutsk (elle y fut retrouvée quatre-vingt-dix ans plus tard par le géographe Müller qui participa à l'expédition de Béring), est toute différente de celle qui est auprès de la rivière Tchoukotkia. Elle est située entre le nord et le nord-est et s'étend en tournant uniment vers l'Anadyr. Au côté russe ou occidental de la pointe se fait remarquer un ruisseau, près de l'embouchure duquel les Tchouktches ont élevé en guise de signal une espèce de tour faite d'os de baleine.

Vis-à-vis de la pointe sont deux îles, sur lesquelles on a vu des hommes de la nation des Tchouktches, remarquables par des dents de chevaux marins [morses] qui passent à travers leurs lèvres percées. Avec le vent le plus favorable on peut aller par mer de cette pointe jusqu'à l'Anadyr en trois fois vingt-quatre heures, et par terre le chemin ne peut guère être plus long, parce que l'Anadyr tombe dans un golfe. »

Une découverte oubliée

L'année

suivante, Dejnev édifia un fortin sur l'Anadyr et commença à chasser les morses pour récolter l'ivoire de leurs défenses.

Quelques autres aventuriers s'engagèrent également dans ces contrées et parvinrent jusqu'au Kamtchatka, si bien qu'au XVIIIe siècle, lorsque les Russes entreprirent la conquête systématique de cette péninsule, ils y trouvèrent d'anciennes traditions rapportées par les Kamtchadales, selon lesquelles des Russes avaient

jadis vécu parmi eux, qu'ils avaient pris de leurs filles pour femmes, et on leur montra même encore le lieu où ils avaient leur habitation.

Lorsque

Béring partit pour ses premiers voyages, il y avait déjà près de soixante-dix ans que la pointe du Nord-Est avait été doublée et que les Russes étaient parvenus par cette route jusqu'au Kamtchatka.

Il était donc admis, dès

cette époque, que les continents ne se touchaient pas. Mais à la Cour, comme dans le reste de la Sibérie, le fait était tombé dans l'oubli. « Un fait si remarquable, écrit Müller, aurait été caché pour toujours, malgré les traces qu'on en a encore trouvées au Kamtchatka dans les récits des habitants, si je n'avais eu le bonheur, pendant mon séjour à Iakoutsk en 1736, de découvrir dans les archives de ce lieu des pièces originales, où ce voyage est décrit avec toutes ses circonstances d'une manière à ne plus laisser aucun doute. »

Au début du XVIIIe siècle,

les Russes avaient ainsi perdu le souvenir — en admettant qu'ils en aient eu connaissance — des découvertes de Dejnev. Pierre le Grand régnait alors sur l'empire des tsars. C'est lui qui allait relancer les recherches. Dès 1710, il ordonna, par l'intermédiaire de Gagarine, gouverneur général de la Sibérie, de poursuivre les investigations dans cette direction, et singulièrement de trouver le chemin menant au Kamtchatka à travers la mer d'Okhotsk.

Mais ces tentatives

échouèrent. En 1717, le tsar, au cours de son voyage en Europe, avait été requis par des savants hollandais d'élucider ce point important de géographie. Il voulut qu'on y travaillât incessamment et, durant sa dernière maladie, rédigea des instructions de sa propre main et les remit à l'amiral Apraxine pour les faire exécuter. Il disparut quelques mois plus tard, mais il avait, avant de mourir, donné l'impulsion nécessaire à ces nouvelles découvertes.

Les Russes au Kamtchatka

Durant

le premier quart du XVIII^e siècle, celles-ci se multiplieront dans deux directions principales : d'abord vers le pays des Tchouktches, puis vers le Kamtchatka et les îles Kouriles, qui le relie à l'archipel japonais. Les Russes s'emploient, non sans mal, à dompter les sauvages habitants de l'extrême Nord-Est sibérien. Ils constatent qu'ils élèvent des rennes, chassent la baleine et le bélouga, abattent des renards et des morses, adorent le soleil et exercent l'hospitalité en offrant leurs femmes ou leurs filles aux étrangers. Celles-ci, il est vrai, pratiquent auparavant une petite cérémonie consistant à présenter à leur hôte une tasse pleine de leur urine afin que celui-ci s'en rince la bouche s'il veut obtenir leurs faveurs...

Mais

les Russes apprirent également que près du cap le plus avancé existait une île (Saint-Laurent) d'où l'on pouvait apercevoir un « grand continent » (Alaska), mais seulement « quand le temps était serein », que ses habitants étaient semblables aux Tchouktches mais parlaient une autre langue, enfin qu'ils chassaient les animaux marins, les rennes, les renards et les zibelines. Bref, on comprit qu'il existait une réelle séparation entre l'Amérique et l'Asie ; que ce bras de mer n'était pas très large ; que, dans ce détroit, la présence d'une ou de plusieurs îles facilitait encore la traversée d'un continent à l'autre et que depuis un temps immémorial les habitants de l'un avaient connaissance de l'autre.

Les

expéditions russes au Kamtchatka allaient compléter ces premières constatations. Dans les dernières années du XVII^e siècle, le lieutenant Atlassov et ses hommes en entreprirent la conquête systématique, et bientôt toute cette immense péninsule fut entre leurs mains. Ils remarquèrent qu'en hiver certains oiseaux venus de l'est s'y arrêtaient quelques mois, avant de repartir par le même chemin, et ils en conclurent que le continent situé en face du pays des Tchoukches devait s'étendre également vers le sud, jusqu'à la hauteur du Kamtchatka.

Ainsi peu à peu, se forgeait

la conviction selon laquelle le continent américain se trouvait bien à l'opposé de l'Asie, dont il était cependant séparé par un détroit. Il restait toutefois à en apporter la preuve formelle et à y débarquer. Ce sera la tâche assignée à Béring.

Les
Kouriles : une étape vers le Japon

Au Kamtchatka, les Russes avaient aussi rencontré des Japonais, commerçants ou naufragés. Ils apprirent d'eux que le Japon n'était pas fort éloigné du sud du Kamtchatka et qu'entre les deux terres se trouvaient des îles dont les habitants portaient le nom de Kouriles. En 1714, un Japonais naufragé, Sanima, fut envoyé à la cour de Pierre le Grand à Saint-Pétersbourg, et il sut bientôt assez de russe pour pouvoir répondre aux questions qu'on lui posait sur la situation des îles Kouriles.

Les Russes voulurent en faire la conquête, mais ils se heurtèrent à une farouche résistance. Les insulaires leur déclarèrent en effet : « Jusqu'ici nous n'avons été sujets de personne et nous n'avons jamais payé de tribut. Il n'y a ni zibelines ni renards chez nous. Mais en hiver nous prenons des loutres et nous les vendons à des étrangers qui ont coutume de venir chez nous d'un pays voisin que vous voyez là au sud, et qui nous donnent en échange toutes sortes d'outils de fer, des toiles de coton et d'autres marchandises. »

Le gouvernement du tsar s'intéressait beaucoup plus au Japon, et il donna des ordres à ses marins pour qu'ils s'informassent de cet empire, de la façon de s'y rendre, des armes dont se servaient les habitants, de leur manière de faire la guerre. Il souhaitait aussi savoir s'ils voudraient bien commercer avec les Russes comme le faisaient les Chinois, et quelles marchandises de Sibérie pourraient leur convenir.

Le navigateur Ivan Kosyrevski se rendit à maintes reprises aux Kouriles et consigna ses découvertes dans des relations qu'il remit à Béring lorsque celui-ci vint à Iakoutsk en 1726. Il y décrivait leur situation géographique, leur faune et leur flore, les mœurs des habitants, et confirmait qu'ils trafiquaient avec le Japon. Ses observations ne manquaient pas d'exactitude puisqu'il notait que dans la plus grande des Kouriles, Iturup (Eterofu-to pour les Japonais), il existait « des ports où les plus grands vaisseaux sont à l'abri des vents et des tempêtes ». C'est en effet dans cette île que devait se réunir deux siècles plus tard l'immense armada japonaise qui devait attaquer Pearl Harbor !

Les Russes se trompèrent cependant sur un point : en séparant l'île septentrionale de l'archipel japonais, Hokkaido, en deux terres distinctes, Yeso et Matsumai, et en considérant cette dernière comme l'une des Kouriles.

Les instructions de Pierre le Grand

Jusqu'en 1714, il n'existait pas d'autre voie pour se rendre au Kamtchatka que celle de terre par l'Anadyr, mais cette route était longue et pénible, et surtout rendue dangereuse par la présence des sauvages tribues koriaks. Cette situation incita le tsar à demander que l'on tente par mer le voyage d'Okhotsk au Kamtchatka. Mais il n'existait alors aucun bâtiment capable de supporter une telle expédition, et l'usage du compas était inconnu. On envoya donc à Okhotsk des charpentiers qui y construisirent un vaisseau semblable à ceux qui allaient autrefois d'Arkhangelsk à la Nouvelle-Zemble.

Ce navire inaugura les communications maritimes entre Okhotsk et le Kamtchatka. Le but était toujours d'établir des relations commerciales avec le Japon. En 1722, un savant géodésien, Jevreinov, vint trouver Pierre le Grand à Kazan, où le monarque se préparait à marcher contre le Perse, pour lui faire part des résultats de toutes ces explorations.

C'est alors que le tsar confia à l'amiral Apraxine le soin de mettre sur pied une grande expédition qui devrait faire la lumière sur toutes les questions en suspens concernant la géographie de ces contrées. Il fallait, selon les instructions, faire construire au Kamtchatka, ou en quelque autre lieu commode, une ou deux chaloupes couvertes qui permettraient de visiter les côtes inconnues du nord, pour découvrir si elles étaient contiguës à l'Amérique ; chercher s'il y avait quelque port appartenant à des Européens ou si l'on rencontrerait quelque vaisseau d'Europe. Là où il serait nécessaire, on mettrait du monde à terre pour reconnaître le pays et pour s'informer du nom et de la situation des côtes que l'on aurait découvertes. Enfin, de tout cela il faudrait tenir un journal exact, qui serait apporté à Pétersbourg.

La

mort ayant mis fin à la glorieuse carrière de cet empereur, sa veuve, Catherine II, fit exécuter le projet : ce fut le premier voyage de Béring au Kamtchatka. La tsarine poursuivait ainsi la grande politique orientale de son époux, puisque la même année (1725) elle envoyait à Pékin l'ambassadeur Sava pour renouer les relations commerciales interrompues avec la Chine et régler les questions de frontières restées en suspens depuis le traité de Nertchinsk (1689). L'accord signé à Kiakhta en 1727 donna satisfaction aux deux empires, puisqu'il a été la base véritable des relations entre la Chine et la Russie jusqu'au début du XXe siècle.

A travers la Sibérie

La première expédition de Béring constitua l'autre volet de cette politique. Vitus Béring était un navigateur danois. Né vers 1680, il s'était fait une réputation d'excellent marin en effectuant des explorations au service de son pays, ce qui le fit rechercher par Pierre le Grand à l'époque où la marine de Cronstadt était encore à l'état d'embryon. Comme lieutenant puis comme capitaine, il se distingua lors des expéditions navales russes contre la Suède, et son intrépidité et ses talents lui valurent bientôt l'honneur d'être choisi pour diriger les recherches dans les mers du Kamtchatka.

Béring partit le 5 février 1725 et se rendit d'abord à Tobolsk, au cœur de la Sibérie. Dans cette ville, il chargea son monde et ses bagages sur des barques et descendit le cours de l'Irtych ; il remonta ensuite l'Ob et gagna par voie de terre la forteresse d'Ienisseïsk. Là, il prit avec lui une trentaine de personnes, des charpentiers et des forgerons pour la plupart, et s'embarqua avec elles sur les rivières Ienisseï, Toungouska et Ilim. Il prit ses quartiers d'hiver à Ilimski, mais fit partir ses ouvriers en avant pour qu'ils construisent une dizaine d'embarcations destinées à descendre la Lena. Durant cet hiver, le capitaine fit un voyage à Irkoutsk pour y rencontrer le gouverneur, auprès duquel il se renseigna sur le pays qu'il avait à traverser et sur la manière d'y voyager.

Cette région était en effet peuplée de tribus païennes, les Toungouses, qui élevaient des rennes et pêchaient dans les rivières, sur lesquelles ils naviguaient avec des canots faits d'écorce de bouleau. Le pays ne

présentait aucune autre ressource. Au printemps 1726, Béring et ses compagnons descendirent la Lena sur quinze barques plates jusqu'à Iakoutsk. Il était alors à 800km d'Okhotsk, sur le Pacifique. Là, ne trouvant plus de rivières pour le porter ; il chargea ses bagages sur des chevaux, car il n'était pas question de les faire voiturer par charroi dans cette région de montagnes et de marais. Il fallut transporter de grandes quantités de farine ainsi que du fer et du goudron pour la construction des vaisseaux.

Les mœurs étranges des Kamtchadales

A
Okhotsk, en effet, il ne trouva qu'une dizaine de familles russes établies autour de la forteresse. Il y passa l'hiver, y fit gréer quelques embarcations, et en juin 1727 il était à même de prendre la mer et d'atteindre la côte sud-ouest du Kamtchatka. Il y envoya d'abord les charpentiers pour qu'ils y rassemblent les matériaux nécessaires à la construction du vaisseau qui devait leur permettre d'explorer ces mers inconnues ; lui-même s'embarqua le 21 août.

Pour traverser la presqu'île et se rendre sur la côte orientale, on utilisa des traîneaux à chiens. La nuit, pour résister au froid, la petite troupe était obligée de creuser des trous dans le sol, et plusieurs fois des ouragans très violents faillirent ensevelir les explorateurs sous la neige.

Béring remarqua que les naturels du pays n'avaient ni blé ni bétail et que c'étaient les hommes qui labouraient la terre, récoltant des fèves, des carottes et des raves. Ils mangeaient aussi du poisson, et les chiens, dont la peau leur fournissait également le vêtement, leur servaient à tirer leurs traîneaux, les seuls véhicules dont ils disposaient. Les Kamtchadales payaient leur tribut à la Russie en fourrures.

Leurs mœurs, surtout, étonnèrent les voyageurs, particulièrement la coutume, quand une mère accouchait de deux enfants, d'en étouffer un dès qu'il paraissait, et celle de transporter les vieillards malades dans la forêt, en hiver comme en été, avec des provisions seulement pour quelques jours, ou encore celle de ne pas enterrer leurs morts mais de les traîner dans les bois, où les chiens les dévoraient.

Le bâtiment fut mis en chantier le 4 avril 1728 et achevé le 10 juillet. Pour le voyage, on fabriqua une espèce d'eau-de-vie, on fit du sel avec de l'eau de mer et les provisions consistèrent en carottes, navets et poisson salé. Le vaisseau fut chargé d'une si grande quantité de vivres de cette sorte qu'elle pouvait suffire pour nourrir quarante hommes pendant toute une année.

Il avait atteint
l'extrémité de l'Asie

Le capitaine leva l'ancre le 14 juillet et mit aussitôt le cap vers le nord. Le 8 août, par 64° 30' de latitude, il rencontra des Tchouktches montés sur une barque en cuir. Deux jours plus tard, il reconnut une île qu'il baptisa Saint-Laurent, du nom du saint du jour. Le 15 août, il atteignit son plus haut point septentrional : 67° 18' ; il avait alors franchi le détroit qui allait porter son nom et que Dejnev avait reconnu quatre-vingts ans plus tôt...

Béring avait eu soin de dresser une carte aussi exacte que possible de la côte, mais, voyant que celle-ci s'infléchissait désormais vers l'ouest, le capitaine conclut qu'il avait atteint l'extrémité de l'Asie et qu'il ne pouvait y avoir de continuité avec l'Amérique. Il crut donc avoir rempli son contrat et proposa à ses officiers de faire demi-tour, arguant du fait que, en avançant plus vers le nord, on courait le risque de se trouver pris par les glaces.

Le voyage de retour se passa sans incident notable, et le 29 septembre son vaisseau, le Gabriel, revenait à son point de départ sur la côte orientale du Kamtchatka. Durant l'hiver, les Russes mirent leur séjour à profit pour recueillir des informations sur l'existence d'une grande terre à l'est de la presqu'île. Eux-mêmes, au cours de leur navigation, avaient remarqué des vagues moins hautes qu'elles ne le sont ordinairement en haute mer et avaient vu flotter des troncs de pins qui ne poussent pas au Kamtchatka.

Le

5 juin 1729, les explorateurs mirent à la voile et, doublant la pointe méridionale du Kamtchatka, dont ils relevèrent soigneusement la position, ils abordèrent à Okhotsk le 23 juillet. Béring refit en sens inverse le long voyage sibérien, et le 1er mars 1730 il était de retour à Saint-Pétersbourg après cinq ans d'absence.

Entre cette première expédition de Béring et la seconde, les connaissances des Russes sur ces contrées lointaines progressèrent grâce à deux Japonais qui se rendirent dans leur capitale et à d'autres explorations dans le pays des Tchouktches.

En 1732, le capitaine fut élevé au grade de commandeur et se vit assigner la mission d'entreprendre des voyages par mer vers l'est, pour trancher enfin la question de savoir si les terres dont on avait une connaissance vague à l'opposé du Kamtchatka faisaient partie de l'Amérique, ou si elles n'étaient que des îles intermédiaires entre les deux continents. On lui demanda également d'effectuer des reconnaissances au sud, vers le Japon, et de voir si le passage du Nord-Est était praticable sur l'océan Glacial.

Des savants en Sibérie

L'expédition fut préparée conjointement par le Sénat, le collège de l'Amirauté et l'Académie des sciences. Des savants devaient l'accompagner ; on choisit un naturaliste, Johann Georg Gmelin, un astronome-géographe, Louis Delisle de La Croyère. Quand à Gerhard Friedrich Müller, un Allemand, il fut l'historien de cette exploration.

Les départs s'échelonnèrent au cours de l'année 1733. Tandis que l'on construisait, à Okhotsk, les vaisseaux qui devaient affronter la haute mer, les scientifiques parcouraient la Sibérie en faisant leurs observations. Mais, les préparatifs traînant en longueur, Gmelin et Müller tombèrent malades et demandèrent à revenir.

En 1738, un naturaliste allemand, Georg Wilhelm Steller, vint les remplacer. C'est lui qui, avec Delisle de La Croyère, allait accompagner Béring dans sa

navigation au nord-ouest de l'Amérique et partager l'honneur de cette expédition. Ce Franconien, né à Windsheim en 1709, avait étudié les sciences naturelles et enseigné la botanique à l'université de Halle. Il se rendit ensuite en Russie et fut attaché, en qualité de médecin, au savant archevêque de Novgorod, avant d'être nommé, après la mort du prélat, adjoint de l'Académie des sciences. Ses connaissances allaient rendre les plus grands services aux membres de l'expédition.

Entre-temps, plusieurs tentatives furent effectuées pour explorer l'océan Glacial afin de se rendre compte si des navires de commerce pouvaient l'emprunter ; mais du fait des rigueurs du climat, du scorbut ou des attaques des indigènes, toutes échouèrent. A Okhotsk, les travaux avançaient lentement. A l'été 1737, deux embarcations étaient néanmoins construites : l'*Archange Michel* et l'*Espérance*, qui avec le *Gabriel* de la première expédition, devaient conduire le capitaine de Spangberg au Japon. En 1740, deux vaisseaux plus importants, le *Saint Pierre* et le *Saint Paul*, destinés à Béring, étaient terminés.

Spangberg partit en 1738. Il se rendit aux Kouriles et au Japon, dans l'île de Hokkaido, trafiqua avec les habitants et dressa la carte de ces régions. Il atteignit son but principal, qui était de découvrir la vraie position du Japon par rapport à la péninsule du Kamtchatka.

Pleine voile vers le nord !

Mais ces expéditions avaient épuisé les réserves de vivres constituées à Okhotsk, et ce n'est qu'au printemps de 1740 que tout fut enfin prêt pour le départ. Delisle de La Croyère et Steller étaient aussi arrivés avec d'autres officiers. Le 4 septembre, les navires levèrent l'ancre, doublèrent le Kamtchatka et parvinrent dans la baie d'Avatcha, où ils passèrent l'hiver. Le commandeur y bâtit une église, qu'il consacra, en l'honneur de ses vaisseaux, aux apôtres Pierre et Paul, et donna à ce port le nom de Petropavlovsk, qu'il porte toujours.

On mit la dernière main aux préparatifs, on fit des provisions de poisson séché et on transporta en traîneau à chiens les vivres laissés sur la côte

occidentale du Kamtchatka. Le 4 mai 1741, Béring assembla le conseil, composé des officiers et des savants. Il fut décidé de rechercher d'abord une terre hypothétique « en vue par dom Jean de Gama », mais qui figurait au sud-est d'Avatcha sur la carte de l'Académie des sciences (cette carte avait été publiée en 1649 par Texeira, cosmographe du roi du Portugal). Malgré l'avis des officiers, qui voulaient courir aussitôt vers le nord-est, le commandeur tint à cette carte.

Le 4 juin 1741, on mit à la voile. Béring était sur le Saint Pierre et avait à son bord le naturaliste Steller. Son lieutenant, Tchirikov, commandait le Saint Paul, avec pour compagnon le savant Delisle de La Croyère. On fit donc route vers le sud-est jusqu'au 12 juin, date à laquelle on se trouvait par 46 degrés de latitude. Il n'en fallut pas davantage pour être convaincu que l'on cherchait en vain la « terre de Gama ». On revira de bord et l'on courut au nord puis à l'est, pour aller à la découverte du continent américain.

Malheureusement, le 20 juin, une violente tempête et le brouillard séparèrent Tchirikov du commandeur. Béring fit son possible pour retrouver son second, mais croisa en vain les parages où l'avait surpris la tempête. Le 25 juin, il reprit sa marche vers l'est, et les deux navires ne se retrouvèrent plus.

L'aspect du pays était effrayant

Le 15 juillet, Tchirikov abordait la côte américaine par 56 degrés de latitude (à la hauteur de l'actuelle Colombie britannique). Il envoya quelques hommes à terre dans une chaloupe, mais sans doute furent-ils capturés par les indigènes, car on ne les revit plus. Comme il ne disposait pas d'autre canot, le capitaine, après les avoir attendus plusieurs jours, se décida à lever l'ancre, le 27 juillet, pour s'en retourner au Kamtchatka. Le Saint Paul longea la côte américaine, vit plusieurs fois des naturels embarqués sur des canots en cuir et qui parurent stupéfaits de la taille de leur navire.

Ne pouvant faire provision d'eau fraîche, faute de chaloupe, il y suppléa en distillant de l'eau de la mer ou en recueillant l'eau de pluie, mais cette circonstance aggrava le scorbut, qui fit de grands ravages. Le professeur de La Croyère et nombre d'officiers périrent : le 11 octobre, quand le navire regagna enfin Petropavlovsk, il ne restait plus que quarante-neuf des soixante-dix hommes qui en constituaient l'équipage.

Le sort de Béring fut plus terrible encore. Le 18 juillet, trois jours après Tchirikov, le commandeur aperçut le continent américain par 58° 28' de latitude.

« L'aspect du pays, écrit Müller, était effrayant par ses hautes montagnes couvertes de neige. On chercha à s'en approcher davantage, mais comme on n'avait que de petits vents variables, on ne l'atteignit que le 20 juillet, et l'on mouilla près d'une assez grande île, à peu de distance du continent [sans doute une île de l'archipel Kodiak, sur la côte occidentale de l'Alaska]. »

Deux embarcations furent envoyées à terre pour chercher de l'eau et visiter la côte. Steller prit place dans l'une d'elles. Dans une île on découvrit quelques cabanes, qui devaient servir aux habitants du continent lorsqu'ils venaient y pêcher. Steller y trouva du saumon fumé, des cordes, des flèches et un outil à faire du feu (une planche percée de plusieurs trous avec un bâton) semblable à ceux dont on se servait au Kamtchatka. Le naturaliste y recueillit aussi des plantes et des herbes, qu'il décrivit par la suite ; il devait toujours regretter de ne pas avoir eu plus de temps pour visiter ces côtes de l'Amérique, où il ne resta que six heures. Dès que l'aiguade fut faite, il fallut se résoudre à revenir à bord.

Les matelots, de leur côté, avaient remarqué du bois coupé, des traces d'hommes et cinq renards rouges, qui ne leur parurent pas du tout sauvages. Pour manifester aux naturels ses intentions pacifiques, Béring fit porter à terre quelques présents : une pièce de toile, deux chaudières en fer, deux couteaux, des perles de verre et une livre de tabac. Le 21 juillet, il remit à la voile et résolut de naviguer au nord, mais la direction de la côte, qui était sud-ouest, l'en empêcha.

Tempêtes, brouillards et

scorbut

Au

mois d'août, le Saint

Pierre longea les

rivages méridionaux de la péninsule de l'Alaska. L'équipage souffrait du scorbut, et le commandeur lui-même était le plus malade. Le 29 août, on arriva en vue d'un groupe d'îles qu'on baptisa Choumagine, du nom de l'homme qui était mort le premier pendant ce voyage et qui fut enterré là. Le vaisseau n'était guère en sûreté, exposé à la violence des vents du sud et n'ayant devant lui que des brisants et des rochers.

On

y resta cependant plus longtemps que prévu, car le maître Chitrov, ayant vu du feu sur l'une des îles, demanda à aller à terre.

Béring, qui à cette époque ne quittait déjà plus sa cabine, l'y

autorisa. Il prit cinq hommes avec lui, dont un interprète

tchouktche. Mais ils ne trouvèrent personne, et le 2 septembre le Saint Pierre

reprit la mer. Trois jours plus tard, des Esquimaux, dans des canots

« faits à la façon de ceux du Groenland et du détroit de

Davis », vinrent au navire avec un calumet, mais ils n'osèrent

pas monter à bord.

Les Russes décidèrent alors

d'aller à terre, et les Esquimaux leur offrirent de la chair de baleine. Ils remarquèrent qu'ils n'avaient pas de femmes avec eux et

qu'aucune cabane n'existait sur l'île, et en conclurent qu'ils

n'étaient venus là que pour chasser la baleine. Après avoir fait

provision d'eau, il fut décidé de mettre le cap au sud et de

retourner au Kamtchatka. Les navires durent alors affronter de

terribles tempêtes. Par ailleurs, pendant trois semaines, des

brouillards constants ne permirent pas aux navigateurs de voir le

soleil et les étoiles et donc de faire le point. On continua ainsi

de tâtonner dans cette mer inconnue. Le pilote Hesselberg avoua que,

depuis cinquante ans qu'il naviguait, il n'avait jamais essuyé

pareille tempête.

Aux îles des Amis :

le temple de l'île

d'Amsterdam

Le chef nous mena le long d'un sentier qui débouchait dans une prairie ouverte, à l'un des côtés de laquelle on voyait une espèce de temple, construit sur une montagne élevée par les hommes, à environ 16 ou 18 pieds au-dessus du niveau ordinaire. Sa forme est oblongue et elle est entourée d'une muraille, un parapet de pierre d'environ 3 pieds de hauteur. De cette muraille, la montagne qui s'élève insensiblement, est couverte d'un vert gazon. Au sommet se trouve le temple, de même forme que la montagne et d'environ 20 pieds de longueur et 14 ou 16 de large.

Avant d'arriver au haut, chacun s'assit sur le gazon, à environ 50 ou 60 verges du temple. Trois vieillards, qui en sortirent ensuite, vinrent se placer entre nous et l'entrée et ils commencèrent une harangue, que je pris pour une prière, car ils l'adressaient directement du côté du temple. Cette prière dura environ dix minutes, ensuite les prêtres (je jugeai que ces Indiens l'étaient) s'assirent parmi nous, et nous leur offrîmes en présent ce que nous avions. Leur ayant fait signe que nous désirions voir le dedans de la maison de Dieu, mon ami Attago se leva sur-le-champ ; il nous y conduisit sans la moindre répugnance et il nous donna pleine liberté d'en observer toutes les parties.

Nous trouvâmes au front deux escaliers de pierre, qui conduisent au sommet de la muraille. La montée au temple est douce et il y a tout autour un chemin de beau sable. Ce temple est construit, à tous égards, de la même manière que leurs habitations, c'est-à-dire avec des poteaux et des solives, et couvert de feuilles de palmier et qui ressemblent à une muraille. Un beau gravier couvrait le plancher, excepté dans le milieu où l'on voyait un carré oblong de cailloux bleus, élevé d'environ 6 pouces plus haut que le plancher. Deux images grossièrement sculptées en bois et chacune d'environ 2 pieds de longueur occupaient les deux coins. Comme je ne voulais offenser ni eux ni leurs dieux, je n'osai pas les toucher, mais je demandai à Attago (en m'expliquant le mieux qu'il fut possible) si c'étaient des dieux. J'ignore s'il me comprit ; mais, à l'instant, il les mania, et les retourna aussi grossièrement que s'il avait touché un morceau de bois, ce qui me convainquit qu'elles ne représentaient pas la divinité...

Avant de quitter le temple, nous crûmes devoir enrichir l'autel d'une offrande, et nous laissâmes sur les cailloux bleus, des médailles, des clous et plusieurs autres choses, que mon ami Attago prit à l'instant et mit dans sa poche. Quelques-unes des pierres de la muraille qui enfermaient cette montagne avaient 9 ou 10 pieds sur 4 de longueur et environ 6 pouces d'épaisseur. Il est difficile de concevoir comment ils ont pu tailler de pareilles pierres dans les rochers de corail.

Après avoir examiné ce temple, qu'ils nomment « a-fia-tou-ca » dans leur langue, nous demandâmes à nous en revenir.

Le scorbut décimait

l'équipage ; bientôt, il ne se passa presque plus de jour sans que quelqu'un mourût, et il restait à peine assez d'hommes valides pour la manœuvre du bateau. Le 4 novembre, enfin, on aperçut une terre et on résolut d'y aborder, pensant au moins s'y refaire une santé. En effet, l'eau diminuait, les maladies se multipliaient, les voiles et la mâture étaient à bout ; on préféra s'en remettre à la Providence plutôt que de poursuivre la navigation dans ces conditions.

Le 6 novembre, Steller se

rendit à terre avec un officier ; ils la trouvèrent couverte de neige, mais un torrent leur fournit de l'eau potable. On ne voyait malheureusement ni arbres ni bois à brûler. Pour mettre les malades à l'abri, on creuse des fosses entre les collines de sable qui bordaient le torrent, et le 8 novembre on commença à les descendre sur l'île. Mais la plupart moururent, et les corps furent dévorés par les renards qui y fourmillaient.

Presque enterré vif

Le lendemain, quatre hommes

portèrent le commandeur à terre. Malgré Steller, qui se dépensa sans compter pour le sauver, Béring céda au mal. « A la fin, dit Müller, il devint méfiant et regarda tout le monde comme ennemi, tellement que Steller, qu'il avait tant aimé jusque là, n'osa plus paraître à ses yeux. » Il mourut le 8 décembre 1741, et on donna son nom à l'île qui allait devenir son tombeau. « On peut dire, écrit l'auteur de la relation, qu'il a été presque enterré vif : car comme il se détachait continuellement du sable des parois de la fosse où il était couché et que ses pieds en étaient couverts, il ne voulut plus permettre à la fin qu'on l'ôtât. Il croyait en ressentir encore quelque chaleur... Peu à peu ce sable s'était accumulé jusqu'au bas-ventre et, lorsqu'il fut mort, il fallut le déterrer pour l'inhumer convenablement. »

Les

survivants durent lutter pour leur existence ; ils trouvèrent heureusement quelques provisions dans leur navire qu'une tempête avait jeté à la côte dans la nuit du 28 au 29 novembre. Il se nourrissent également des renards qu'ils chassaient et surtout des animaux marins : loutres de mer, otaries, phoques, ours marins (*Otaria ursina*) à la riche fourrure et bélougas (dauphins). Ils tuèrent beaucoup de loutres et en conservèrent les peaux pour les vendre au cas où ils regagneraient la Russie. Ils en amassèrent neuf cents, qui furent partagées également entre tous.

Les navigateurs découvrirent aussi un animal extraordinaire, une vache marine géante, ou rhytine, dont Steller donna une description. Ils en tuèrent beaucoup et s'en nourrissent durant tout leur hivernage. Leur chair était aussi bonne que le meilleur bœuf, et la viande des jeunes n'était point, paraît-il, inférieur à celle du veau. Les malades surtout s'en régalaient ; la graisse, très épaisse, servait de beurre. Les Russes salèrent plusieurs tonneaux de cette chair, qui leur fut très utile quand ils reprirent la mer.

Un voyage de seize ans

En effet, au mois de mars 1742, les quarante-cinq survivants de l'équipage décidèrent de construire une grande chaloupe avec les débris du vaisseau et de gagner les côtes du Kamtchatka. Les travaux commencèrent le 6 mai et, après bien des difficultés, ils parvinrent à la mettre à l'eau. On la baptisa Saint Pierre en souvenir du bateau de Béring, et, le 16 août, les marins, sous le commandement de l'officier Waxel, mirent à la voile. Des vents favorables facilitant la navigation, le 25 août ils apercevaient la terre du Kamtchatka ; deux jours plus tard, ils jetaient l'ancre dans le port de Petropavlovsk.

Ils y passèrent l'hiver et, en mai 1743, abordèrent enfin à Okhotsk. Waxel retrouva Tchirikov en Sibérie et ne revint à Saint-Pétersbourg, avec les deux équipages, qu'au mois de janvier 1749. Cette seconde expédition au Kamtchatka avait duré seize ans... Steller ne fut pas aussi heureux et mourut sur le chemin du retour, à Tioumen (Sibérie), le 12 novembre 1745.

Le sacrifice de Béring, de Steller et de leurs compagnons n'avait pas été inutile. Grâce à eux, on possédait désormais la preuve que les continents américain et asiatique étaient séparés par une mer intermédiaire et que les terres aperçues à l'est n'étaient pas des îles isolées mais appartenaient bien au continent américain. On comprit également que la faible largeur du détroit avait anciennement permis aux peuples de Sibérie et d'Amérique du Nord de communiquer.

La postérité a donné le nom de Béring à ce détroit, dont Cook achèvera la reconnaissance. Le hardi capitaine avait ainsi mis sur la voie tous les découvreurs ultérieurs des côtes nord-ouest du continent américain.

Sur les traces de Béring

L'expédition

de Béring ne devait pas rester une entreprise isolée ; Pierre le Grand avait en fait donné le départ d'une reconnaissance générale des marges extrêmes de son empire. En 1734, Mouraviev et Pavlov tentèrent de gagner l'embouchure de l'Ob à partir d'Arkhangelsk, mais ils furent arrêtés par les glaces à hauteur du détroit de Yougor. Trois ans plus tard, le lieutenant Dimitri Ovtchine relia par mer l'embouchure de l'Ob à celle de l'Iénisseï ; lui aussi fut arrêté par les glaces, mais parvint à son but en 1737 et put remonter l'Iénisseï. Le lieutenant Minime essaya à trois reprises de contourner la presqu'île de Taïmyr en partant de l'ouest, mais il ne put franchir la barrière d'icebergs. Le lieutenant Prontchichtchev s'efforça d'y parvenir en partant de l'est, de l'embouchure de la Lena ; ses deux tentatives furent vaines, et il mourut du scorbut en 1736, avec son épouse qu'il avait entraînée dans cette malheureuse aventure. Les restes de l'équipage regagnèrent Iakoutsk, sous le commandement du lieutenant Tcheliousskine. Ce dernier, accompagné d'un autre officier Khariton Laptev, réédita la tentative en 1739, mais leur bâtiment fut broyé par les icebergs. Il fallut continuer par voie de terre en utilisant des traîneaux à chiens, à travers des toundras totalement inconnues.

Après

deux hivernages difficiles, Tcheliousskine parvint, en 1742, au point continental le plus septentrional du globe, c'est-à-dire au cap qui porte aujourd'hui son nom. Plus à l'est, restait à explorer la bande côtière allant de l'embouchure de la Lena à celle de

l'Anadyr, c'est-à-dire tout le littoral nord-est du continent asiatique. En 1735, le lieutenant Lasinius disparut avec quarante et un des cinquante-deux hommes que comptait son expédition. Dimitri Laptev prit le relais ; après un premier échec, il quitta de nouveau l'embouchure de la Lena, réalisa deux hivernages sur la glace, mais ne put franchir le détroit de Béring ; il décida alors d'emprunter la route terrestre reconnue par Stadoukine près d'un siècle plus tôt, mais dut hiverner une nouvelle fois.

L'expédition

de Béring avait permis de constater que les peaux de loutre, très recherchées en Russie et en Chine, se trouvaient en abondance sur les côtes nord-ouest du continent américain. Armateurs et marins se pressèrent donc au Kamtchatka pour participer à ce fructueux trafic. Yemelian Bassov gagna ainsi les îles Béring et Unalaska, et revint à Petropavlovsk avec un riche chargement de peaux ; en 1745, le matelot Nevodtchikov ramena des Aléoutiennes un riche butin. En 1759, Glotov gagna l'Alaska, passa deux ans dans l'île d'Umnak et dressa une carte de l'archipel aléoutien. En 1760, Andrean Tolstykh soumit les îles Andreanof, ainsi baptisées en son honneur, et, l'année suivante, Betchevine et Pouchkarev en firent autant à Unalaska, avec une extrême brutalité.

La cruauté des Russes allait

sérieusement compromettre l'essor de leurs activités de traite. En 1762, les capitaines Droujinine et Korovine tombèrent dans des embuscades : le premier y laissa la vie, ainsi que la plupart de ses compagnons ; le second dut soutenir un siège terrible pour échapper à ses agresseurs, alors que le capitaine Medvednikov et les siens étaient également massacrés. Sauvés par l'arrivée d'un nouveau navire, les rescapés voulurent tirer une vengeance exemplaire des Aléoutes, et l'année 1764 vit le massacre de près de la moitié de la population insulaire.

La

reconnaissance des rivages nouveaux se poursuivait parallèlement à la conquête ; Chelekhov, un armateur d'Okhotsk, affréta un navire, confié au capitaine Pribilof, qui découvrit le groupe d'îles portant encore son nom et put ramener une quantité impressionnante de fourrures, assurant ainsi la fortune de son commanditaire. Encouragé par ce premiers succès, ce dernier organisa, en 1781, une expédition en direction des îles Aléoutiennes. Après s'être arrêté à l'île Béring et à Unalaska, il gagna Kodiak, où après avoir vaincu les indigènes hostiles, ils sut ensuite gagner leur confiance, inaugurant une politique coloniales plus subtile que celle de ses prédécesseurs, qui n'avaient fait que chasser indifféremment les loutres et les Aléoutes. Chelekhov repartit en mai 1786, en vue de ramener une cargaison de fourrures au Kamtchatka, ce, dans le but de montrer aux autorités tout l'intérêt du nouveau territoire rattaché à la couronne russe. Kodiak et Unalaska étaient en effet les premiers éléments d'une « Amérique russe », d'un véritable

Eldorado des fourrures d'où il serait possible de commercer directement avec la Chine, le trafic terrestre étant interrompu depuis longtemps. L'impératrice Catherine considérait ces projets d'un œil favorable et encouragea Chelekhov, qui, désormais, dirigeait les affaires extrême-orientales à partir de Iakoutsk. Les marchands Baranov et Izmaïlov prirent solidement pied sur le continent américain, où ils durent affronter les Indiens Koloche, ennemis des Aléoutes. Dès 1794, un navire construit en Amérique, le Phoenix, faisait voile vers Okhotsk avec une cargaison de peaux. La création, en 1799, d'une compagnie russo-américaine bénéficiant du monopole d'exploitation de toutes les ressources des îles Kouriles, de l'archipel aléoutien et de l'Alaska marqua une étape supplémentaire vers la création d'une Amérique russe. Sur place, Baranov partit en 1798 reconnaître les côtes américaines, découvrit l'île qui porte maintenant son nom et y installa un fort baptisé Arkhangelsk, fort qui fut détruit par les Koloche deux ans plus tard.

Cette agression fut vengée en 1803 et les Koloche furent définitivement soumis par l'intraitable Baranov, qui, avec son compère Chelekhov, mort en 1795, avait été le fondateur de l'Alaska russe.

Philippe Conrad

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

